l'année? C'est le secret de Dieu. Veuillez recommander plus que jamais à nos Pères de Montmartre la conversion des protestants du fort Nelson.

Agréez, mon révérend Père, les meilleurs sentiments de votre humble Frère

E. BONNALD, O. M. I.

---

## VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

### UNE RÉUNION DE SAUVAGES AU LAC WILLIAM.

#### LETTRE DU R. P. LEJACQ AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Saint Joseph's Mission William's Lake,
21 octobre 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous vous rappelez encore sans doute le pauvre petit Père que, lors de votre tournée dans la Colombie Britannique, vous avez trouvé couché sur le dos dans l'hôpital des sœurs de la Providence à New-Westminster. Eh bien, c'est lui qui vient aujourd'hui, dans l'espoir de vous faire plaisir et pour se conformer au désir de S. Gr. Mgr DURIEU, vous entretenir quelques instants au sujet de la belle réunion de sauvages que nous avons eue l'été passé au lac William, à l'occasion de la bénédiction d'une nouvelle église à Sugar-Cane. Dans une précédente apparition dans ces parages, Monseigneur, pour encourager les sauvages qui étaient en train de se bâtir une nouvelle église, leur avait promis de venir lui-même la bénir, dès qu'elle serait finie. Sa Grandeur a tenu parole, et nous avons voulu profiter de la belle occasion pour réveiller nos Indiens et raviver dans leurs cœurs le feu sacré que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre.

Bien que la fondation de la Mission de Saint-Joseph, au lac William, remonte déjà bien loin (mai 1867), nos sauvages ne sont pas aussi avancés dans la civilisation chrétienne que ceux que vous avez rencontrés à la Mission de Sainte-Marie, sur le bas Fraser ; le nombre de nos communiants est encore très restreint ; même, dans le nord et l'ouest du district, on compte un certain nombre de non-baptisés. Dans les commencements, nos chrétiens, surtout la partie Shoushouap, semblaient animés des meilleures dispositions et, pour quelques années, donnaient à leur missionnaire les plus douces consolations et lui faisaient concevoir les plus belles espérances ; mais, hélas ! ces bonnes dispositions, au lieu de se fortifier avec le temps, s'évaporèrent peu à peu. Il semble que la semence soit tombée *super petrosa*. Toutes les pratiques sauvages, chants, danses, festins, auxquelles ils avaient renoncé pour embrasser le christianisme, furent remises en vigueur. Le pauvre P. Marchal avait beau crier, il prêchait dans le désert. En un mot, pour plusieurs années, la Mission ne fit que languir.

En juin 1890, un certain nombre de nos sauvages descendirent à la côte, à la suite du P. Marchal, pour assister à la grande fête des Sishèles. De retour chez eux, ils racontèrent les merveilles dont ils avaient été les heureux témoins et excitèrent de vifs regrets dans le cœur de leurs compatriotes. Il se fit une révolution dans les esprits. Le P. Marchal constata l'apparition d'un esprit nouveau ; pour favoriser, pour développer ce mouvement vers le bien, l'idée lui vint d'organiser à Alkali-Lake une grande réunion de tous les sauvages du district et d'avoir quelque chose dans le genre de la fête des Sishèles, *si parva licet componere magnis*. Monseigneur, accompagné du P. Chirouse, du P. Lejeune

et de votre serviteur, monta pour présider à la fête. Tout se passa à merveille, l'enthousiasme fut immense, tout le monde se mit en règle. L'ère de la renaissance de la Mission de Saint-Joseph date de cette époque, octobre 1890.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos sauvages du Sugar-Cane : tous comptés, gros et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes, leur nombre s'élève peut-être à 150. Eh bien, cette poignée de pauvres sauvages, à force de bonne volonté et de persévérance, à force de privations et de sacrifices, a trouvé le moyen d'élever à la gloire de Dieu et d'offrir à Jésus-Eucharistie une église qui n'a pas sa pareille dans l'intérieur de la Colombie Britannique, et qui ne ferait mauvaise figure dans aucun pays civilisé. Ils avaient déjà une église assez présentable pour le pays ; mais ce qu'ils avaient vu chez les Sishèles, ce qu'ils virent à Alkali-Lake, leur ouvrit les yeux ; ils se dirent entre eux : « Notre église n'est pas digne du bon Dieu, n'est pas digne de servir de demeure à Jésus-Eucharistie. » Il fut donc résolu, dans une assemblée générale de tout le village, de bâtir une nouvelle église. Les sauvages sont pauvres et les bâtisses coûtent cher dans le haut du pays. Quoique leur ambition ne prétendît pas élever un monument en granit de Kersauzon ou en marbre de Carrare, mais simplement une bâtisse en planches, c'était une grande entreprise. Vous dirai-je, mon très révérend Père, qu'en 1869, j'ai dû payer 80 piastres mille pieds de planches, heureux d'en trouver même à ce prix ? Il faut néanmoins ajouter que le prix de la planche a baissé depuis, grâce au moulin à scie que le P. Blanchet fit monter de Californie, avec l'argent que je collectai au Caribou, l'été de 1869. Nous cédâmes toutes les machineries à notre voisin, à la condition

qu'il nous payerait en planches, à tant le mille, et qu'il ne pourrait pas nous réclamer davantage tant que le moulin durerait. Ce petit moulin existe encore ; il se trouve à moitié chemin entre la Mission et le village indien de Sugar-Cane.

Mon très révérend Père, pour vous donner une idée des difficultés que nos pauvres sauvages de Sugar-Cane ont dû surmonter pour mettre leur plan à exécution, permettez-moi de vous tracer en quelques mots l'historique de la bâtisse. Cela a pris quatre années; mais ici, comme toujours, le dicton du poète s'est vérifié : *Labor improbus omnia vincit.*

L'automne de 1890, les sauvages font un arrangement avec le propriétaire du petit moulin ci-dessus mentionné : eux fourniront les billots, lui sciera et l'on se partagera les planches à parts égales. Le P. Marchal, en sa qualité d'architecte, fait la liste du bois requis. Quand la neige a recouvert la terre d'un épais tapis et rendu, pour les sauvages, le halage des billots sinon facile, du moins praticable, le vieux chef William crie à ses gens : « Il ne faut pas oublier l'église ; c'est le temps de couper le bois et de le haler. Mes enfants, à l'ouvrage ! » Tout le village se lève comme un seul homme ; on va à la montagne. Les travailleurs se partagent en trois bandes ; les uns abattent les arbres, les autres ébranchent et scient à la longueur voulue, les derniers charrient sur place ; on travaille avec un entrain admirable. Quatre cents billots sont entassés auprès du moulin ; mais, pour les scier, il faut attendre que le soleil du printemps vienne briser les liens qui retiennent captive la rivière de San-José et lui permette de fournir l'eau nécessaire pour tourner la roue.

Au mois de juillet 1891, je fus chargé de la Mission de William's Lake, à la place du P. Marchal qui se ren-

dait à Okanagan. La première chose dont les Indiens me parlèrent à mon arrivée ici, ce fut le bois scié pour la nouvelle église. Le chef William me priait de l'accompagner au moulin et de présider au partage des planches. Les planches partagées, les sauvages voudraient les charrier tout de suite sur la réserve, mais c'est impossible, ils n'ont pas les véhicules nécessaires pour cela. Ils sont donc obligés d'attendre que la neige leur rende le halage praticable. De plus, je constatai que la quantité de planches qui leur revient est bien loin d'être suffisante ; même un grand nombre de grosses pièces, sans lesquelles l'on ne peut commencer à élever la charpente, font entièrement défaut. Je fais donc une nouvelle liste du bois qui manque. L'hiver 1891-1892, on hale sur la réserve la part de planches qui revient à l'église, et l'on charrie au moulin une nouvelle provision de billots. L'hiver 1892-1893, les affaires restent à peu près dans le *statu quo*. J'étais à l'hôpital de New-Westminster. Quand je remontai en août 1893, tout le bois était sur place. Mais où sont les bardeaux, les clous, les portes, les fenêtres, la peinture, etc., etc.? Où se trouve l'argent? Toutes ces affaires, il faut les commander à la côte, c'est-à-dire à New-Westminster ou à Vancouver, et coûteront 4 sous la livre, de transport, outre le prix d'achat. Où se trouve l'argent pour payer le charpentier? Les charpentiers blancs ne veulent pas travailler à moins de 4 piastres par jour et leur pension. Trésorier de l'église, qu'as-tu dans ta bourse? Hélas! elle est bien maigre. Dans une réunion générale de tout le village, il est résolu que chaque homme adulte payera pour sa quote-part la somme de 20 piastres, chaque femme et chaque enfant la somme de 5 piastres, et cela avant le premier de l'an. Aussitôt tout le monde se met en train de gagner l'argent voulu : les uns vont à la chasse des animaux à four-

rure, d'autres travaillent à gages pour les blancs; d'autres vendent qui des chevaux, qui des bêtes à cornes; les femmes font des moccassins et des gants pour les vendre aux blancs. Pendant que chacun s'évertue à réaliser la somme imposée, je commande à la côte tout le matériel requis. J'écris à un sauvage du fort Georges, nommé Simon, adroit charpentier, pour lui offrir la *job;* c'est lui qui, sous la direction du P. Blanchet, bâtit l'église de Notre-Dame de Bonne-Espérance au lac Stuart. J'étais sûr qu'il consentirait à travailler à meilleur marché que les charpentiers blancs et prendrait n'importe quoi en guise de payement. L'hiver de 1893-1894, le matériel monte de New-Westminster. La réponse de Simon vient, il accepte la *job*, mais il ne pourra pas descendre avant d'avoir fait ses semailles du printemps, c'est-à-dire avant le commencement de juin.

Enfin, dans le courant du mois de juin 1894, Simon arrive à Sugar-Cane. Avec l'aide des jeunes gens du village, il pose les fondations en pierre, élève la carcasse, pose le toit, la charpente du clocher et le premier plancher. Au mois d'août, Mgr Durieu passe par ici. Pour encourager les sauvages, Sa Grandeur promet de venir lui-même bénir l'église quand elle sera finie. Mais, hélas! à quelque temps de là, Simon se décourage et quitte son travail, et voilà encore nos sauvages au pied du mur. Le chef William, accompagné de tous les notables du camp, vient me prier d'intercéder pour lui auprès d'un charpentier blanc, un Belge nommé M. Pourtois. « Coûte que coûte, nous voulons que l'église se finisse cet hiver et que Monseigneur vienne la bénir dans le courant de l'été prochain. » M. Pourtois se laisse gagner et s'engage à finir l'église pour la somme de 3 000 francs et sa pension, à la condition que les jeunes gens lui prêteront toute l'assistance dont ils sont capables.

*Deo gratias!* Au mois d'avril 1895, l'église est finie. Le vieux William, au comble de la joie, appelle son secrétaire et lui dicte une lettre pour Monseigneur, lui annonçant la bonne nouvelle et le priant de lui indiquer le jour où Sa Grandeur pourra venir bénir la nouvelle église, conformément à sa promesse. (Vous savez que, grâce au *Kamloops wawa*, nos sauvages peuvent communiquer par lettre entre eux, avec leur missionnaire, avec leur évêque, ce qui est une grande bénédiction.) La réponse de Sa Grandeur ne tarde pas à arriver; Monseigneur se propose de se rendre à Sugar-Cane le 9 juillet au soir et de rester sur la Réserve jusqu'au 15. Le chef William réunit encore tout son monde pour communiquer la réponse de Monseigneur et se concerter avec eux sur la manière de se préparer au grand événement. On discute maintes questions et il est résolu à l'unanimité d'écrire à tous les chefs du district pour les prier de se rendre à Sugar-Cane pour le 9 juillet, avec tout leur monde, afin de saluer Monseigneur. La raison, c'est que Sa Grandeur vient à Sugar-Cane non pas seulement pour les gens de l'endroit, mais pour tout le district. Séance tenante, on compose la circulaire, et les jeunes gens les plus experts en chinook et les plus habiles à manier la plume rédigent le nombre voulu de copies. Avant de lever la séance, le chef William recommande fortement à ses gens de se surveiller, de se bien conduire, de préparer d'avance leurs cœurs, afin que la bonne semence que le grand chef de la prière va leur apporter ne tombe point sur un terrain stérile ; il leur rappelle également que la fête va occasionner bien des dépenses et qu'ils doivent se mettre à même de pouvoir y faire face.

La nouvelle de la future grande réunion à Sugar-Cane, se répandit dans tout le district, et même au delà, avec la rapidité d'un feu de prairie. Désormais, jusqu'à l'époque

désignée, le grand sujet de conversation parmi nos sauvages, c'est la venue de Monseigneur; on ne parle que de cela, on ne pense qu'à cela; on compte les mois, puis les semaines, puis les jours; quand on se rencontre, dans les bois, sur les bords des lacs, dans la montagne, on se demande les uns aux autres : « Combien y a-t-il encore de mois..., ou de semaines..., ou de jours? » Mais hâtons-nous d'arriver à la fête.

Huit jours avant l'arrivée de Monseigneur et des Indiens convoqués, le P. Chiappini se rend sur la Réserve pour faire tous les préparatifs nécessaires. Ce n'est pas une petite besogne que celle de tout arranger pour une grande cérémonie religieuse chez les sauvages. Il faut préparer un local suffisant pour contenir la foule des pèlerins, une église-sapin qui va tenir lieu de l'église-tente des sauvages d'en-bas; il faut construire des reposoirs, il faut tracer le chemin de la procession à l'aide de petits sapins plantés de distance en distance et reliés par une immense guirlande; il faut préparer les lanternes vénitiennes ou chinoises; il faut faire un arc de triomphe pour recevoir Sa Grandeur; il faut arranger d'avance la place de campement pour chaque chef visiteur et sa bande, etc. Prévoyant ce travail, le P. Chiappini avait, longtemps en avance, intimé aux gens de Sugar-Cane l'ordre de se trouver chez eux, tous sans exception, pour le 1er juillet. Tout le monde avait obéi à la consigne, personne ne manquait à l'appel, le village était au complet, tous les chasseurs étaient rentrés, tous ceux qui travaillaient pour les blancs avaient dit au revoir à leurs patrons et, pendant huit jours, tous, hommes, femmes, enfants, sont là, sous la main de leur missionnaire, travaillant avec ardeur, avec amour pour préparer la fête. Les blancs, à l'occasion du 1er et du 4 juillet, avaient organisé des jeux et des courses de chevaux à une petite

distance du village. Les sauvages se firent remarquer par leur absence; pas un ne bougea, pas un ne quitta son poste.

Le 5 juillet, Monseigneur arrivait à la Mission. Le 6, le P. Lejeune nous arrivait à son tour. Sous prétexte de nous aider, mais en réalité pour travailler dans l'intérêt de son *Kamloops wawa*, il avait demandé et obtenu la permission de venir prendre part à la fête. Parti de Kamloops à la tête d'une petite escouade de ses sauvages, il se rendit au lac William en suivant la ligne droite, c'est-à-dire à travers les bois et les montagnes, pour explorer le pays. Le 8, dans l'après-midi, et le 9, dans la matinée, tous les chemins qui mènent à Sugar-Cane sont couverts de pèlerins. Ils viennent de tous les points du compas, du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Au fur et à mesure qu'ils arrivent, le chef William, en grande tenue, entouré de ses officiers, est là pour leur souhaiter la bienvenue et leur désigner leur place de campement.

Le 9, dans l'après-midi, vers 4 heures, le P. Chiappini fait crier dans le village : « Préparez-vous, il est temps d'aller chercher Monseigneur. »

D'après le programme réglé longtemps d'avance, l'élite de la jeunesse devait aller à cheval chercher Monseigneur à la Mission, et le mener en grand triomphe à Sugar-Cane. Sh-Hohomir, l'un des meilleurs sauvages d'Alkali-Lake et propriétaire d'un buggy ou, si vous aimez mieux, d'un char-à-bancs, avait eu l'honneur d'être choisi pour servir de cocher à Sa Grandeur. Quand le cri de : « Préparez-vous, il est temps d'aller chercher Monseigneur ! » eut retenti et passé de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair, le village devint le théâtre d'un remue-ménage indescriptible : on court, on va et on vient de tous les côtés ; on s'endimanche, on se pare de ses plus beaux atours. Les jeunes gens sellent leurs chevaux et leur

ornent la tête et la crinière de rubans aux vives couleurs. Sh-Hohomir, fier du rôle qui lui est échu, a bientôt attelé. Ses deux chevaux, qu'il soigne depuis longtemps avec un soin tout particulier en vue de la circonstance, ont le poil luisant ; enorgueillis de leurs harnais tout neufs, ils dressent superbement la tête et semblent conscients de l'honneur qui leur est fait. Sh-Hohomir prend les devants, et les cavaliers, pêle-mêle comme un troupeau de moutons, le suivent en caracolant par derrière. La distance de Sugar-Cane à la Mission est d'environ quatre milles anglais.

En arrivant, la voiture destinée à Sa Grandeur vient se placer à la porte du petit jardin qui sert comme d'entrée à la maison des Pères, les cavaliers se massent par derrière. Tous les employés de la Mission, tous les enfants de l'école en habits de fête, tous les catholiques blancs des environs, sont déjà réunis, parés pour prendre part à la procession ; la fanfare, dirigée par le P. de Vriendt, armée de ses instruments, se tient là, debout ; quand Monseigneur, accompagné du P. Lejacq et du P. Bédard, sort pour monter dans sa voiture, la fanfare le salue par une sérénade. Le maître de cérémonies court dans les rangs pour donner ses ordres. Enfin, le signal du départ est donné. La voiture de Monseigneur, précédée d'un courrier, ouvre la marche ; la voiture de la ferme, où le P. de Vriendt s'est casé avec sa fanfare, suit ; puis viennent à la file les voitures des blancs. Les cavaliers sauvages, se plaçant deux de front, suivent à la file, formant un long cordon qui se déroule sans fin. Les Watchmen, montés sur de légers coursiers, voltigent sans cesse sur les flancs pour maintenir l'ordre dans les rangs, l'uniformité dans la marche. De temps en temps, pour rompre la monotonie, la fanfare réveille par des airs joyeux les échos des collines voisines, surpris d'en-

tendre des sons qu'ils n'avaient jamais encore entendus.

La masse des pèlerins, restée sur la Réserve, attend avec impatience. Les hommes, le fusil à la main et la corne à poudre en bandoulière, se tiennent sur le qui-vive; ils ont les yeux constamment fixés sur le point de la route où la configuration du pays leur permettra de voir déboucher la procession. Dès que la sentinelle a crié : « Le voilà! Le voilà! » la cloche se met à sonner à grande volée et les fusils font entendre une longue traînée de détonations, qui se renouvelle d'intervalle à intervalle jusqu'à ce que la voiture de Monseigneur soit à une petite distance. De peur d'effaroucher les chevaux, on croit prudent de cesser la fusillade. Les hommes déposent leurs fusils et courent se joindre à la foule qui se ramasse en demi-cercle, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, à l'entour de l'arc-de-triomphe sous lequel on a dressé un trône pour Sa Grandeur et deux sièges pour ses acolytes.

A l'entrée du village, Monseigneur descend de voiture et se rend à pied jusqu'au trône préparé pour lui sous l'arc-de-triomphe. A peine s'est-il assis, qu'un jeune homme, muni d'un grand papier et accompagné d'un petit enfant qui porte à la main un bouquet de fleurs sauvages, cueillies dans la montagne, se détache de la foule, se présente devant le trône, fait à Sa Grandeur une grande révérence et, d'une voix un peu émue, lit une adresse en chinook, par lui composée et écrite de sa main en caractères sténographiques. Je ne puis m'empêcher de vous donner ici la traduction de cette adresse, qui a été si bien goûtée de Mgr Durieu, et dont il conserve précieusement la copie. La voici :

« Monseigneur, nous sommes heureux que tu sois encore venu nous voir. A ton visage, nous voyons que tu commences à vieillir. Malgré cela, tu ne crains pas

d'entreprendre de longs voyages pour venir faire du bien à tes enfants. Nous savons comment tu as réussi avec les sauvages de la mer. Grâce à tes soins dévoués, ils sont devenus de véritables catholiques. Nous aussi, nous voulons devenir de véritables catholiques et nous te prions de vouloir bien nous aider. Il y a là une chose qui nous pèse sur le cœur : jusqu'ici, nous avons nonchalamment marché dans le sentier du ciel ; pendant longtemps, nous avons affligé le cœur de Jésus-Christ, ton cœur et celui de tes missionnaires. Lors de ta visite à Alkali-Lake, tu nous réveillas un peu, tu nous ouvris les yeux ; depuis ce temps, nous avons fait quelques efforts ; mais aujourd'hui, nous prenons la ferme résolution de ne plus affliger le cœur de Jésus-Christ, ton cœur et celui de tes missionnaires.

« A présent, nous pouvons un peu lire dans les papiers. Or, nous avons lu dans le *Kamloops wawa* comment Dieu agit à l'égard du bon vieillard Noé : il lui députa un ange pour lui dire de construire un grand canot. Noé fit ce que l'ange lui intima de la part de Dieu. Quand le grand canot fut construit, Dieu descendit pour le bénir. Noé y entra avec sa femme et ses enfants et, de cette manière, ils ne furent point noyés dans les eaux du déluge. Ce que Dieu fit à l'égard de Noé, toi, tu le fais à l'égard des sauvages : tu envoies ton missionnaire tout partout ; lui, comme l'ange à Noé, crie aux sauvages : « Bâtissez une église, une belle église ; elle vous aidera « à devenir bons, elle sera votre salut. » Quand l'église est bâtie, tu viens la bénir, comme le bon Dieu descendit pour bénir le canot de Noé. C'est pour cela que nous avons le bonheur de te voir aujourd'hui ; tu viens bénir notre église. Oui, Monseigneur, bénis-la, notre église, avec ton grand *bénissoir*, et quand les eaux du déluge menaceront de nous engloutir, quand le diable voudra

nous entraîner au mal, nous courrons dans notre église, nous élèverons vers le ciel nos cœurs et nos mains, et Dieu nous sauvera.

« Encore une fois, Monseigneur, nous sommes heureux de te voir. Tous les sauvages ici réunis te disent mille fois merci, à toi et à tes missionnaires. »

Monseigneur tend la main pour prendre la copie de l'adresse et recevoir le bouquet que l'enfant lui présente. Puis il se lève, appelle son interprète à côté de lui et fait aux sauvages un discours qu'il serait trop long d'analyser ici, mais qui produit sur l'assemblée une profonde impression. A la fin du discours, à un signal donné, tout le monde se met à genoux, et Monseigneur bénit ses enfants; puis commence la grande cérémonie de *toucher la main*. C'est une cérémonie à laquelle les sauvages tiennent beaucoup, à laquelle aucun sauvage ne voudrait manquer pour tout l'or du monde. Il faut que tout le monde touche la main de Monseigneur, les aveugles, les boîteux, les malades, les enfants. Les mères surtout tiennent beaucoup à ce que leurs petits enfants aient cette faveur. Pendant que la foule défile devant Monseigneur, lui prenant la main et fléchissant le genou pour baiser son anneau, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, alternant avec la fanfare chante *le cantique de bienvenue*, composé pour la circonstance, et que vous me permettrez de reproduire ici avec la traduction :

CANTIQUE DE BIENVENUE.

| *Refrain.* | *Refrain.* |
|---|---|
| Naaika papa les Eveques<br>Ouoht chako nanich naaika,<br>Tlous kanawê ioutl tomtom<br>Wawa : Merci, papa. | Notre père l'Evêque<br>Encore est venu nous voir,<br>Venons tous avec joie<br>Lui dire : Merci, père. |

I

Nsaika papa les Eveques,
Tlounas maika aias tel,
Dret sala maika chako
Nanich maika tanas.

II

Nsaika papa les Eveques,
Aias tlous maika tomtom,
Maika help maika tanas
Pous tlaska chako tlous.

III

Nsaika papa les Eveques,
Lele maika sick tomtom
Pous nsaika dret massatchi :
Alte nsaika copit.

IV

Nsaika papa les Eveques,
Mamouk ioutl maika tomtom,
Kanawe maika tanas
Olo tomtom maika.

V

Nsaika papa les Eveques,
Maika lolo Jesus-Christ
Kanawe kra elehe,
Maika bless kanawe.

VI

Nsaika papa les Eveques,
Alta kanawe nsaika
Dret olo l'Eucharistie,
Nsaika klahawiam.

VII

Nsaika papa les Eveques,
Nsaika dret teke comtax
Pous mamouk nsaika tomtom
Jesus-Christ iaka house.

VIII

Nsaika papa les Eveques,
Pi alta maika chako
Pous mamouk comtax nsaika
L'Eucharistie oihat.

I

Notre père l'Evêque,
Tu dois être bien fatigué,
Tu viens de si loin
Pour voir tes enfants.

II

Notre père l'Evêque,
Ton bonheur à toi,
C'est d'aider tes enfants
A devenir bons.

III

Notre père l'Evêque,
Longtemps nous t'avons fait de la peine.
Par notre mauvaise conduite :
Mais, c'est fini maintenant.

IV

Notre père l'Evêque,
Fais ton cœur content,
Tous tes enfants
Ont faim de toi.

V

Notre père l'Evêque,
Tu portes Jésus-Christ
Partout où tu vas,
Tu bénis tout le monde.

VI

Notre père l'Evêque,
A présent nous avons tous
Faim de l'Eucharistie,
Mais nous sommes bien misérables.

VII

Notre père l'Evêque,
Nous désirons connaître
Comment préparer dans nos cœurs
Une demeure à Jésus-Christ.

VIII

Notre père l'Evêque,
Mais c'est toi qui viens aujourd'hui
Pour nous montrer
Le chemin de l'Eucharistie.

IX

Nsaika papa les Eveques,
Kakwa Jesus-Christ maika,
Jesus-Christ iaka wawa
Mitlait kopa maika.

IX

Notre père l'Evêque,
Tu es pour nous Jésus-Christ,
La parole de Jésus-Christ
Demeure en toi.

X

Nsaika papa les Eveques,
Kwanissom maika lolo
Okouk aias tlous la grâce,
Okouk nsaika olo.

X

Notre père l'Evêque,
Toujours tu portes avec toi
La grâce du bon Dieu,
C'est elle dont nous avons faim.

XI

Nsaika papa les Eveques,
Nsaika aias tlous tomtom,
Alke maika dret mamouk
Aias tlous nsaika.

XI

Notre père l'Evêque,
Nous avons le cœur bien content,
Tu vas nous rendre
Tous bien fervents.

XII

Nsaika papa les Eveques,
Maika dret teke nsaika,
Kakwa oucht nsaika wawa :
Merci, papa, merci !

XII

Notre père l'Evêque,
Vrai tu nous aimes.
C'est pour ça nous disons encore :
Merci, père, merci !

La cérémonie terminée, tout le monde se rend dans la chapelle de branches de sapins pour la prière du soir, clôturée par la bénédiction du Saint Sacrement et la publication des règlements de la journée; et la mission commence.

Vous savez, mon très révérend et bien-aimé Père, que, durant la mission, chez nos sauvages tout se fait au son de la cloche, avec la ponctualité, la régularité, l'ordre que vous auriez peine à trouver dans la meilleure communauté religieuse. Ainsi le matin, personne ne doit se lever avant le signal du réveil, à 5 heures; le soir, après le couvre-feu, vers 10 heures, personne ne doit rôder dans le village, à l'exception de quelques watchmen chargés de la surveillance. Toute la journée est prise par quatre réunions : 1° le matin, à 6 heures, c'est la prière en commun, puis une instruction suivie de quelques mi-

nutes de silence pour se pénétrer de ce que l'on vient d'entendre, et du chant d'un cantique en rapport avec le sujet prêché, enfin c'est le sacrifice de la messe ; 2° le soir, vers le coucher du soleil, c'est la répétition de l'exercice du matin ; la messe est remplacée par la bénédiction solennelle du Saint Sacrement ; 3° après déjeuner, il y a une grande séance ; 4° après dîner, c'est la même chose ; ces séances durent trois, quatre heures. C'est dans ces séances qu'on arrange toutes les affaires ; on corrige les abus, on reprend les délinquants, on termine les différends, on raccommode tous les pots cassés, on explique le catéchisme, on apprend de nouveaux cantiques, etc., etc. De toute la journée, le temps libre n'était pas bien considérable ; malgré cela on les voyait, dès qu'ils le pouvaient, courir à l'église, pour adorer Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour. C'était beau de les voir, surtout le matin, se dépêcher de courir souhaiter le bonjour à leur Sauveur qui voulait bien demeurer avec eux, pour quelques jours.

En temps de mission, la règle est que tout le monde doit assister à tous les exercices, personne ne doit s'absenter, personne ne doit quitter le village sans permission. Comme il faisait une chaleur tropicale, l'eau limpide du lac William, qui brillait au soleil à une petite distance, fut pour quelques-uns une cause de tentation à laquelle ils n'eurent pas la force de résister ; au lieu de se rendre à la séance de l'après-midi, ils s'esquivèrent pour aller se rafraîchir dans le courant d'une onde pure ; mal leur en prit. Prévoyant le cas, Mgr Durieu, qui est toujours à la hauteur des circonstances, avait posté deux watchmen secrets, armés de leur calepin et de leur crayon, qui prirent les noms de tous ceux qui avaient enfreint la consigne. Le soir, la liste de tous les délinquants, en caractères sténographiques, était affichée à la porte

de monseigneur. Les coupables en furent bien vite avertis et je vous assure qu'ils étaient dans des transes. La leçon fut bonne ; personne n'osa plus broncher.

Comme le personnel de la réunion appartenait à des races distinctes parlant deux langues différentes, le shoushouap et le porteur, on fut obligé, pour la prière et la prédication, de les séparer en deux bandes. Sa Grandeur se chargea des Shoushouapes qui formaient le gros de l'armée et me confiant les Porteurs qui avaient l'ancienne église pour lieu de réunion, tandis que l'église en branches était le lieu de réunion des Shoushouapes et servait aussi pour les exercices communs, tels que bénédiction et certaines conférences de Monseigneur.

Durant la réunion, nous avons fait un travail que Monseigneur réclamait depuis quelque temps; nous avons revisé les prières et le catéchisme en langue shoushouape. Les sauvages du district Kamloops et celui du district lac William, parlant la même langue, devaient, dans l'idée de Sa Grandeur, avoir le même texte pour leurs prières et catéchisme. Or jusqu'à présent, on n'avait pu arriver à l'unité de version dans les deux districts ; ce qui donnait lieu à des inconvénients, car ces sauvages ont beaucoup de rapports entre eux et ont souvent l'occasion de prier ensemble. Nous nous entourâmes donc des meilleures têtes des deux districts ; on compara les deux versions, c'est-à-dire la version kamloops et la version lac William, on prit dans chacune ce qu'il y avait de meilleur pour faire une version commune qui sera plus tard imprimée et publiée dans le *Kamloops wawa*. La version adoptée était immédiatement écrite en caractères sténographiques, sur une grande feuille de gros papier qui faisait l'office de tableau noir, et tout le monde lisait au fur et à mesure que le P. Lejeune écrivait; même quand il échappait quelque *lapsus calami*, on lui en faisait

bien vite la remarque. Mon très révérend et bien-aimé Père, ceci suffit pour vous faire toucher du doigt l'immense service que le P. Lejeune a rendu au missionnaire, en adaptant la sténographie Duployé au chinook, et par suite aux langues sauvages. Désormais, les Indiens peuvent apprendre par eux-mêmes et comme en se jouant, ce qu'il fallait jadis leur apprendre à force de répétitions, ce qui était un travail lent et pénible; permettez-moi de m'écrier: « Vive le Père Lejeune! Vive le *Kamloops wawa!* »

Un autre travail important de Monseigneur, durant la mission, ç'a été l'inauguration dans le district de l'*Indian total abstinence Society of British Columbia*, dont il est le grand président et dont il veut établir une branche dans chaque village indien de son diocèse; c'est une association régulière avec sa constitution et ses statuts, et par suite jouissant devant la loi de tous les droits ou privilèges de pareilles associations. Grâce à cet expédient, le chef qui est le président local de la branche établie dans son village, pourra, sans donner prise sur lui, maintenir l'ordre et la discipline parmi ses sauvages et tout membre de ladite Société.

Jusqu'à ces dernières années, le chef jouissait dans son village, sinon de droit, du moins de fait, d'une certaine autorité, d'un certain pouvoir de répression; il pouvait sévir. Le coutumier sauvage lui donnait le droit de fouetter, d'attacher, de condamner à l'amende, à la corvée, aux arrêts, au jeûne, etc., etc., selon le genre et la gravité du délit commis dans sa juridiction; il était donc craint et vous savez que la crainte est le commencement de la sagesse; c'était le règne de l'ordre et de la discipline. Quoique ce fût une anomalie aux yeux du gouvernement, vu le bien qui en résultait, il tolérait, il laissait faire, malgré de fréquentes réclamations sug-

gérées par la malveillance et la bigoterie. Mais aujourd'hui les choses ont changé. Le coutumier sauvage est aboli, le chef n'est plus rien, il n'a rien que le nom ; c'est un simulacre de chef, un chef de théâtre ; ce qui est arrivé au R. P. Chirouse et à Kilpaoutkren, le chef de la Fontaine en est la preuve. Les ennemis du missionnaire et des sauvages ont gagné leur procès. Laissés à eux-mêmes, que peuvent-ils devenir, les pauvres sauvages ? Que peut devenir un bateau livré à la merci des vents, sans voile ni gouvernail ? C'est un fait avéré que si la police sauvage ne peut pas s'exercer d'une manière ou d'une autre, si le chef ne peut rien pour réprimer les désordres, le travail du missionnaire va devenir bien ardu, pour ne rien dire de plus, et l'amélioration des sauvages deviendra bien difficile, sinon impossible. C'est donc pour remédier, autant que possible, au mal que cause à ces missions sauvages la nouvelle tournure des affaires, que Mgr Durieu a recours à ce nouvel expédient : organiser dans son diocèse l'*Indian total abstinence Society of British Columbia.*

Voici comment il a procédé à Sugar-Cane. Un après-midi, tout le monde est solennellement convoqué dans l'église commune. Les dix chefs de district ont ordre de se placer à côté du sanctuaire, à portée de Monseigneur ; dix drapeaux de tempérance avec leurs hampes, sont déployés tout autour du sanctuaire. Sa Grandeur commence par dérouler devant les yeux, d'une manière vivante, tous les maux que la boisson cause aux sauvages ; peu à peu son éloquence douce et insinuante allume dans tous les cœurs une véritable haine pour la boisson. « *Hic et nunc*, vous haïssez la boisson, leur dit-il, mais, hélas ! le cœur de l'homme est inconstant, surtout celui du sauvage ; pour vous aider à persévérer dans vos bons sentiments, vous allez tous vous unir ensemble,

former une Société ». Et il leur explique la constitution et les statuts de ladite Société ; il leur fait leur nouveau chemin, c'est-à-dire il leur indique la manière d'exercer la police dans leurs villages sans donner prise sur eux, sans s'exposer aux tracasseries des mauvais blancs. A la fin de son discours, il les interpelle : « Renoncez-vous à la boisson pour la vie ? » Tout le monde de s'écrier : « Oui, nous renonçons à la boisson pour la vie. — Obéirez-vous à tous les statuts de la Société de tempérance ? — Oui, nous ferons tout ce que Monseigneur nous dira. — Si vous manquez à vos promesses, irez-vous vous humilier aux genoux de votre chef ? — Oui, nous nous mettrons à genoux aux pieds de notre chef. — Vous soumettrez-vous à la pénitence qu'il vous donnera ? — Oui, nous ferons la pénitence. »

Au milieu de l'enthousiasme créé par cette interpellation, Monseigneur distribue à chacun des dix chefs du district son drapeau de tempérance, en le constituant président local de la branche établie dans son village. Comme le drapeau était simple, sans garniture, contenant seulement les emblèmes de la Société, Sa Grandeur leur dit :

« Maintenant, vous allez acheter une belle étoffe rouge pour lui servir de bordure, d'encadrement ; vous devez tous y contribuer, c'est comme si vous mettiez vos cœurs dans les plis du drapeau. Dans sa prochaine visite le prêtre portera dans chaque village, un registre contenant la copie de la constitution et des statuts de la Société, suivie de la formule d'engagement que chacun de vous devra prononcer et signer de sa main en séance publique ; ce registre sera déposé dans l'église sous le pied de la croix d'autel. Toutes les fois que vous entrerez dans l'église, la vue du registre vous rappellera vos engagements, vous renouvellerez vos bonnes résolutions et

vous prierez Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous donner la grâce d'être fidèle à vos promesses. »

Venons-en maintenant à nos belles cérémonies; nous avons eu une procession aux flambeaux, la bénédiction de la nouvelle église et une procession du Très Saint Sacrement. Sans doute nos cérémonies à Sugar-Cane n'ont pas eu tout le grandiose de pareilles cérémonies dans le district de Saint-Charles, c'est-à-dire sur le bas Fraser ou la côte de la mer; néanmoins, je suis presque tenté de dire que l'effet produit à Sugar-Cane a été plus saillant. La raison, c'est que tous nos sauvages, à part un petit nombre, n'avaient jamais rien vu de semblable. Et tout d'abord, commençons par donner un peu la topographie : des deux collines qui, courant parallèlement le long de la rivière San-José, forment la vallée étroite dite du *lac La Hache*, l'une s'écarte un instant de sa compagne, décrivant ainsi une courbe gracieuse, avant d'arriver au lac William; c'est dans le coude ainsi formé que se trouve le village de Sugar-Cane; il est bâti sur un beau plateau qui a la forme d'un fer à cheval, adossé à la colline et regardant là-bas, à un demi-mille, la rivière San-José qui coule doucement dans le lac William. Une brèche dans la colline, derrière le village, laisse passer un joli ruisseau nommé Peulchorshishishine (c'est le nom indien de Sugar-Cane), qui contourne le plateau pour aller se jeter dans la San-José quelques instants avant son entrée dans le lac. Sur le devant du plateau s'élève la nouvelle église, le dos tourné au lac et faisant face au village; sur les deux bords, les maisons des sauvages sont bâties en ligne, se regardant mutuellement et laissant au milieu un grand espace libre, que nous pourrions appeler le forum. Tout à l'entour de ce forum, le chemin de la procession est tracé à l'aide des petits sapins plantés de

distance en distance et reliés par une immense guirlande; à la guirlande, aux sapins, sont suspendues des lampes vénitiennes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et en nombre incalculable. A chaque bout du village, se dressent deux reposoirs rustiques, réellement beaux malgré leur pauvreté ; avec quelques chandeliers, quelques bouquets de fleurs artificielles, beaucoup de sapins et de lampes vénitiennes et chinoises aux couleurs variées, le génie artistique du P. DE VRIENDT a su créer quelque chose de merveilleux.

Le 13, à la tombée de la nuit, à la brune, comme disent les Canadiens, la cloche sonne à grande volée, et tout le monde, bien endimanché, chacun armé d'une chandelle, court se ranger en demi-cercle, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, sur la belle esplanade, en face de la nouvelle église. Au milieu, debout sur une table, se dressent deux belles statues de 4 pieds de haut, la Sainte Vierge et saint Joseph. Monseigneur, précédé de ses missionnaires, accompagné de ses porte-insignes, vient se placer en face des statues. Il commence par expliquer en quelques mots bien sentis l'objet de la cérémonie, puis il procède à la bénédiction. A un signal donné, toutes les chandelles s'allument dans les mains ; des feux de Bengale, allumés par le P. LEJEUNE, jettent sur les statues une lumière féerique. Le chœur, renforcé par la fanfare, entonne un cantique chinook qui est aussitôt pris par toute la multitude ; l'enthousiasme est à son comble. La foule défile un à un devant les statues, baisant les pieds de la Bonne Mère, baisant les pieds de saint Joseph, et déposant son obole dans la corbeille des offrandes et, au fur et à mesure, se forme en procession. Les porte-statues, un groupe de femmes et un groupe d'hommes, fiers de l'honneur qui leur est dévolu se tiennent debout derrière les statues, avec

leurs beaux brancards tout prêts, ornés de fleurs, de rubans et de dentelles. Dès que tout le monde a défilé, les femmes enlèvent la statue de la Sainte Vierge, les hommes celle de saint Joseph, et vont prendre leur place respective dans la procession.

La procession s'avance lentement, avec ordre, vers le premier reposoir, au milieu d'un mélange de prières, de chants, de symphonies de la fanfare ; tout le monde semble respirer la joie à pleins poumons.

En arrivant au reposoir, le long cordon humain se replie sur lui-même, comme un gros câble qu'on enroule, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; les statues se placent sur l'autel du reposoir, qui est tout illuminé. Monseigneur se met au prie-Dieu préparé pour lui au milieu de l'esplanade, en face de l'autel; tout le monde tombe à genoux; on adresse une prière à la Sainte Vierge et à saint Joseph, puis on entonne un cantique chinook. Le P. LEJEUNE fait encore jouer ses feux de Bengale, qui, éclairant les visages des statues, leur donnent une expression surhumaine; les sauvages, ravis, les contemplent avec amour et chantent leurs louanges avec un entrain admirable, de toute la force de leurs poumons. A la fin du cantique, la fanfare exécute une marche; tout le monde se lève, et le cordon humain se déroule aisément, sans encombre, et prend la direction du second reposoir, où tout se passe comme au premier. Du second reposoir, la procession se rend à l'église, et la cérémonie est clôturée par la bénédiction solennelle du Saint Sacrement.

Le lendemain, un dimanche, à 10 heures, eut lieu la bénédiction de la nouvelle église. Comme je vous le disais plus haut, c'est une belle bâtisse, c'est complet, d'un travail fini, bien achevé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'est un petit bijou pour le pays. Les sauvages

étrangers ne peuvent la regarder sans envie, et les blancs se disent en la voyant : *The Indians beat us to pieces* (les Indiens nous dépassent). Permettez-moi de vous en donner ici une petite esquisse : le clocher, avec ses abat-vent verts, surmonté d'une croix dorée qui brille au soleil, couronne gracieusement le front de l'édifice. La façade est imposante, avec sa porte d'entrée unique dans son genre, mais d'un effet magnifique, avec ses deux fenêtres gothiques aux verres coloriés et sa belle rosace. Si nous pénétrons dans l'intérieur, nous voyons, d'un côté de la porte d'entrée, un confessionnal en règle ; de l'autre côté, une piscine avec les fonts baptismaux ; un beau chemin de croix, bien colorié, décore les murailles; les verres de couleur des fenêtres gothiques, hautes de 9 pieds, laissent passer à l'intérieur une lumière qui porte au recueillement; la balustrade ou table de communion, les deux autels latéraux, avec les deux belles statues que nous avons vu bénir, ne manquent pas d'attirer l'attention. Mais ce qui frappe surtout, c'est le fond du maître-autel : deux colonnes torses servent de base à une espèce d'arc-en-ciel, formant ainsi un cadre qui est rempli par un magnifique tableau de la Vierge mère portant dans ses bras le divin Enfant et écrasant sous ses pieds la tête du serpent infernal ; au-dessus de ce cadre, une seconde rosace fait pendant à celle du frontispice. Le tout a été peinturé avec un goût exquis par le P. Chiappini qui est passé maître dans l'art.

La bénédiction de l'église fut suivie de la grand'messe avec assistance au trône. Tous les blancs des environs ayant voulu assister à la cérémonie, il n'y eut pas, ce dimanche-là, de messe de 10 heures dans l'église de la Mission. La grand'messe à Sugar-Cane était censée dite pour eux. Les sauvages ayant déjà assisté à la messe de

bon matin, dans l'église commune, laissèrent donc les blancs prendre place tout d'abord, puis finirent de remplir l'église. Ceux qui ne purent entrer, et c'était le grand nombre, assistèrent à la messe du dehors. Le célébrant fut le P. Lejeune, et le prédicateur, le P. Bédard. Les sauvages, aidés par le P. de Vriendt et sa fanfare, firent tous les frais du chant. Le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei* furent chantés avec entrain.

Les sauvages de Sugar-Cane n'eurent garde d'oublier la belle coutume sauvage qui consiste à saluer par des détonations la première descente de Jésus-Christ dans une nouvelle église, ainsi que sa première entrée dans le tabernacle. Dix jeunes gens, choisis pour la circonstance parmi les plus exemplaires de la tribu, se postent, armés chacun d'un fusil à deux coups, cinq de chaque côté de la porte d'entrée, au dehors ; au moment donné, c'est-à-dire : 1° à la consécration ; 2° après la communion, quand le célébrant introduit la sainte réserve dans le tabernacle, ils font feu de file. Voici maintenant le sens de cette cérémonie. Les dix fusils représentent les dix commandements du Décalogue ; le fusil à deux coups représente le commandement sous ses deux faces préceptive et prohibitive. La détonation, c'est comme une protestation de tout le village à Notre-Seigneur, pour l'assurer qu'ils veulent désormais observer fidèlement le Décalogue, c'est-à-dire accomplir tout ce qu'il prescrit et éviter tout ce qu'il défend.

Dans l'après-midi, nous eûmes la procession du Saint Sacrement. On parcourut le même chemin que pour la procession aux flambeaux ; ce fut le même ordre, le même entrain, mais plus calme, plus respectueux, plus recueilli. Pour nos pauvres sauvages, qui n'ont pas une idée de nos belles processions de France, c'était superbe, et je suis porté à croire que Notre-Seigneur était aussi

content, aussi touché des honneurs simples, des hommages sincères que lui rendaient ces pauvres enfants des bois, qu'il ne l'est de ceux qu'il reçoit en pareille circonstance dans nos belles villes de France. Pour nous, nous étions heureux de voir le Bon Maître faire triomphalement le tour de ce pauvre village, et nous le priions ardemment de bénir chaque maison à mesure qu'il passait devant la porte et de faire comme il faisait durant sa vie mortelle, c'est-à-dire de guérir toutes les maladies, toutes les langueurs corporelles et spirituelles. Car, comme le dit Bossuet : « Si dans la Judée, il y avait une ville, un village, où l'on ne voyait plus de malades ni de malheureux, c'était un signe que le bon Jésus avait passé par là. » Pour tout détail, je me contenterai de vous dire que nos thuriféraires et nos fleuristes, dressés à la hâte par Mgr Durieu, se tirèrent d'affaire à merveille, mieux qu'on n'aurait jamais pu le supposer.

Le lundi, Monseigneur dit la messe de communion dans la nouvelle église. Comme je vous le disais en commençant, dans le district du lac William nous ne faisons que commencer d'admettre nos sauvages à la communion. Le nombre des communiants se montait seulement à soixante-quinze et, sur ce nombre, plusieurs appartenaient au district Kamloops. Nous avons pour méthode de n'admettre à la communion qu'après une solide épreuve ; nous ne voulons pas mériter le reproche : *Multiplicastis gentem, non magnificastis lætitiam*. Aussi, je puis vous assurer que si le troupeau de nos communiants est petit, il est bon et fervent : « *Spiritu ferventes, Domino servientes.* » Non seulement ils sont tous d'une conduite irréprochable, mais ils sont réellement dévoués à Notre-Seigneur. Ils ne manquent jamais de faire leur visite au Saint Sacrement deux ou trois fois par jour, en quelque endroit qu'ils se trouvent.

Voici comment ils s'y prennent : quand ils sont dans leur village, ils se rendent dans leur église ; quand ils sont campés dans les bois, à la chasse, à la pêche, ils s'agenouillent dans leur tente, au besoin au pied d'un arbre, puis ils se transportent en esprit dans la chapelle de la Mission, où ils savent que Notre-Seigneur réside continuellement, lui rendent leurs hommages, lui exposent leurs misères, font des actes de foi, de confiance, de contrition, d'amour, de désir, etc. Pour vous donner une preuve de la grande idée qu'ils ont de la communion, je vous dirai qu'ils ont un habit exprès, un vêtement complet dont ils ne se servent que les jours de communion. Le soir, l'habit sera soigneusement plié et serré dans la cassette, pour n'en sortir que le matin du jour où ils auront encore le bonheur de se présenter à la sainte table.

Dans le courant de la journée, aux deux séances, nous mîmes la dernière main à la rédaction du catéchisme et prières en shoushouape, et Monseigneur donna son dernier coup de brosse à tout le monde en général et aux chefs et fonctionnaires en particulier.

Le mardi, 16 juillet, après l'exercice du matin, la mission est déclarée finie. Après déjeuner, la cloche donne le signal pour venir toucher la main et dire adieu à Monseigneur. La cérémonie est à peine terminée que le cocher de Monseigneur, Sh-Hohomir, est là avec son buggy. Sa Grandeur monte dans la voiture et prend le chemin de la Mission ; c'est là le signal de la débandade. Les pèlerins, *renovati spiritu mentis suæ*, se mettent en demeure de regagner leurs pénates. Puissent-ils persévérer longtemps dans les bons sentiments qu'ils emportent et garder un long souvenir de ce qu'ils ont vu et entendu à Sugar-Cane !

Mon très révérend et bien aimé Père, vous me per-

mettrez maintenant de clore mon récit ; si vous n'y trouvez rien de bien intéressant, vous aurez égard à l'intention du narrateur.

*Ne tam respicias donum quam dantis amorem*, c'est dans l'espoir de vous faire plaisir, et aussi pour obéir à Sa Grandeur Mgr DURIEU, que je me suis mis en frais; c'est toute mon excuse.

Daignez croire, mon très révérend et bien aimé Père, que je suis pour la vie votre tout dévoué fils en N.-S. et M. I.

J.-M.-J. LEJACQ, O. M. I.

---